

renseignemens précieux, bien des souvenirs pi-
quans ; je lui ferai connaître ce qu'est un flâneur convaincu.

Il faut qu'il vienne bientôt, cet historien ! car la rue Notre-Dame se dépouille de sa vieille physiologie, la rue Notre-Dame des anciens jours s'en va rapidement. Elle n'est plus étroite partout, le chemin de fer augmente le nombre des passans, trouble les conciliabules des flâneurs au coin des rues et leur donne le scandale de la vitesse.

Saisissons quelques traits de la vieille rue avant qu'ils ne s'altèrent ! Consacrons-lui une chronique en attendant l'histoire ! Qui aurait plus le droit d'en parler que moi qui l'ai beaucoup aimée !

Il faut d'abord s'entendre sur ce qui est vraiment la rue Notre-Dame. Le règlement municipal nomme ainsi la longue et étroite rue qui s'étend du Faubourg St. Joseph au Faubourg Québec ; mais cela est du dérèglement. La rue Notre-Dame des flâneurs est comprise entre le coin de la Place d'Armes et le coin de la rue St. Vincent. Un pas plus loin, vous êtes déjà un peu dans la rue St. Joseph ou dans la rue Ste. Marie ; Nelson sur sa colonne impassible est au delà de la frontière. L'aspect change, le trottoir se dégarnit, le passant ressemble aux passans des autres rues, de la rue St. Paul ou de la rue St. Laurent, il regarde devant lui, il arrive, il marche, mais ne se promène plus.

Que de souvenirs dans cet étroit espace ! Que de flâneurs y ont promené leur curiosité, leurs caprices, leurs ennuis ! Demandez à vos aïeux, et aïeules qui voguent dans les eaux de la cinquantaine sous pavillon neutre, comment on y flânait autrefois, plus gaiement, plus familièrement qu'aujourd'hui. La ville n'avait alors qu'une rue, la rue Notre-Dame, il y avait une rivière dans la rue Craig, on allait à la chasse dans la rue Sherbrooke, il fallait être armé jusqu'aux dents pour se risquer jusqu'au *Beaver Hall*. L'été on faisait des parties de canot de la Place Viger au Griffintown, on pouvait faire naufrage et même pêcher à la ligne à la Place-à-Foin.

Je regrette amèrement qu'aucun flâneur de ce temps-là ne nous ait laissés de mémoires, écrits au jour le jour, avec des portraits esquissés en marge. Que d'anecdotes sont perdues, que de délicieux traits de mœurs sont effacés, que

de jolies figures de promeneuses sont oubliées ! Personne n'a songé, et personne ne songe encore, à recueillir, à élever et à conserver dans la mémoire, les enfans perdus de la gaieté canadienne.

Je voudrais voir un homme d'esprit, qui aurait longtemps vécu dans le commerce et l'intimité de nos aînés, se faire leur historien, leur biographe, nous introduire dans le monde d'il y a cinquante ans, d'il y a trente ans, d'il y a vingt ans. L'esprit d'aujourd'hui n'est plus l'esprit d'autrefois ; il est plus cherché, il est moins original, il est moins gai surtout. Leur esprit, à eux, venait de leur gaieté ; le peu de gaieté que nous avons vient de notre esprit. Le grand art de s'amuser pour s'amuser, s'affaiblit de plus en plus ; on ne sait plus préférer l'éclat de rire à tout, même à l'esprit et surtout à la médisance.

Il y a encore quelques flâneurs du passé, mais ils flânent peu dans la rue Notre-Dame. Ils ne font qu'y passer. Comme ils se promènent surtout pour leur santé, ils vont chercher le grand air dans les grands chemins, aux environs de la montagne.

En revanche, ils sont des guides complets dans Montréal, et des thermomètres infailibles de l'esprit public. Ils marquent les nouvelles. Ils savent où l'on danse ce soir, où l'on mourra demain, le chiffre des faillites, l'heure des enterremens, la date des mariages, l'âge et la parenté des trois quarts de la population, le plan et le coût des maisons qui se construisent, la série des locataires et des propriétaires de chaque logis. Il semble que les accidens les envoient avertir d'avance. Ils sont toujours présens. Puis, ils s'en vont par la ville répandant le récit. Vous les voyez allant de passant en passant, la douleur publique peinte sur la figure, débitant le fait divers du lendemain. Ils ont toujours été le principal témoin de l'accident, le premier arrivé sur le théâtre du sinistre, le dernier parti. Ils ont suggéré l'avis qui a prévalu, le secours qui a tout sauvé. Ils se félicitent de s'être trouvés là, si à propos, et se demandent avec une curiosité inquiète ce qu'on aurait fait sans eux.

Le plus spirituel de ces flâneurs, celui qui a le plus vu, le plus raconté, assistait à une assemblée publique, il y a quelques années.

Un orateur entraîné par l'improvisation en vint à parler du grand incendie de 1852. Au